LA BARONNE DE HIRSCH

# UN DON
## DE
## DEUX MILLIONS ET DEMI

La grande bienfaitrice qui tout récemment envoyait à l'Institut Pasteur ce présent magnifique d'un million et dont il faut renoncer à citer les belles œuvres celles que l'on est parvenu à découvrir et celles qu'elle cache encore jalousement, Mme la baronne de Hirsch, vient de faire plus et mieux qu'ellle n'avait fait jusqu'ici.

C'est deux millions et demi qu'elle confie aujourd'hui à la Société philanthropique, ou plus exactement soixante - quinze mille livres de rente trois pour cent; et c'est tout au fond du malheur qu'elle est allée chercher les pauvres à qui elle veut partager cette fortune.

De toutes misères, la plus pitoyable, la plus digne d'intérêt est celle qui succède à la richesse.

Est-il situation plus cruelle que celle par exemple, de certains mondains habitués au luxe, ignorant le souci du lendemain, et qui, tout à coup à la suite de circonstances trop fréquentes, hélas! dans la vie moderne, surtout à Paris, se trouvent réduits au besoin?

Mais, lorsqu'à pareille infortune s'ajoute la faiblesse, l'impuissance des êtres qu'elle atteint, lorsque ces victimes de la vie sont des femmes, des mères jetées avec leurs enfants au milieu de la foule, indifférente ou cruelle, qu'elle n'est pas l'horreur de leur misère!

C'est pour sauver ces malheureuses que Mme la baronne de Hirsch vient d'instituer la magnifique fondation dont elle a laissé le soin de répartition au prince d'Arenberg et aux membres si distingués et si dévoués du Comité la Société philanthropique.

On avait si soigneusement caché cette belle action, que l'accomplissement en commençait il a y trois mois, se continuait et s'achevait, sans que personne en eût connaissance.

Il a fallu qu'une des pauvres femmes sauvées par Mme de Hirsch s'obstinât à rechercher sa bienfaitrice, la découvrit et la proclamât, pour que nous parvint cette émouvante nouvelle avec tous ses détails

Dès le 5 avril dernier, Mme la baronne de Hirch annonçait à la Société philanthropique son intention de servir vingt-quatre pensions de trois mille francs de rente à des femmes du monde réduites par des revers à la détresse.

Le jour même elle versait vingt-cinq mile francs de rente de trois pour cent dans les caisses de la Société et comme les formalités de donation trop lentes, comme la bonté de la bienfaitrice était impatiente, Mme de Hirsch donna tout de suite, hors de compte, huit mille francs à répartir immédiatement entre les infortunes les plus urgentes.

Le second versement, égal au premier, fut fait le 8 mai, et le troisième, complétant les soixante-quinze mille francs de rente, le 17 juin, c'est-à-dire jeudi de la semaine dernière.

Déjà, huit ou dix pensions ont été servies par les soins du comité de la Société philanthropique, qui a mission de rechercher les infortunes auxquelles il convient de les attribuer. A cet égard, Mme la baronne de Hirsch, qui a fait sans condition sa magnifique libéralité, a laissé toute latitude à la Société, demandant seulemnt qu'on prit en considération le malheur de quatre personnes qu'elle a dénoncées comme ayant touché le fond de misère humaine et qui ne soupçonnait pas, sans doute, jusqu'où pouvait les atteindre la bonté d'une femme.

# CHRONIQUE DU CHIFFON.

### Toilette de jeune femme.

Jupe en crêpe blanc, tendu sur fond de satin blanc, recouvert de dentelle de Chantilly, noire, à semis, également tendue. Un grand volant de dentelle de Chantilly, légèrement froncé, forme devant un tablier très en pointe, tombant au bas de la jupe, remontant sur la hanche jusque dans la ceinture, pour retomber derrière en longs dans de fichu coquillé.

Quelques gros choux de satin vénitien, couleur mandarine dont l'un est fixé au milieu du devant, accompagnent la tête du volant de dentelle. Corsage blanc, drapé d'un volant de Chantilly, en berthe tombante avec choux de satin vénitien. Ceinture corselet drapé en satin vénitien tombant à longs pans derrière. Grand chapeau Trianon noir, en dentelle coulissée, avec bouquet de plumes noires en panaches et demi guirlande de roses du roi en cache peigne; gants blancs, souliers Montespan en vernis noir, avec découpures et piqûres sur fond blanc. Eventail moyen en bois d'amourette, peint à la main d'un dessin humoristique de Willette.

Toilette sérieuse en crêpe de Chine héliotrope, ornée, à la hauteur des hanches, d'application de guipure de Venise, formant de larges poches. Corsage boléro long en crêpe de Chine; haute ceinture drapée en mousseline de soie épaissee, bleu turquois, qui retombe derrière en longs coquillés doubles jusqu'au bas de la jupe. Chapeau capote, genre guirlande, tout en héliotrope, avec un bouquet d'aigrettes blanches. soulier montant en maroquin héliotrope, noué d'un ruban. Bas de soie noirs, gants de chevreau gris argent; petit éventail ancien tout en laque de Chine.

Autre toilette fort élégante en poult de soie blanc, chiné d'œillets roses, entièrement recouverte d'un voile de mousseline de soie blanche, brodé de très légères applications de guipure. Le corsage pareil, à longues manches, est recouvert d'une chemisette blousée en mousseline de soie avec application. Petite encolure carrée, collier de perles, ceinture de ruban de moire blanche nouée derrière à longs pans. Ce ruban a environ douze centimètres de largeur. Toque de paille d'Italie drapée, genre Watteau, légèrement ornée de tulle blanc couronné d'œillets multicolores. Eventail fait d'un grand trèfle à quatre feuilles, peint à l'aquarelle, monture en bois laqué vert.

Toilette de jeune fille en gaze brodée rose, jaspée de blanc, sur transparent de taffetas rose. Jupe unie très froncée dans la ceinture. Blouse de gaz rose avec bavance de mousseline de soie rose largement drapées.

Large écharpe double en mousseline de soie rose formant ceinture à pans derrière, sous un petit chou de mousseline de soie; draperie de mousseline de soie rose à l'encolure avec plissés roses. Chapeaau de bergère Watteau en paille de riz blanche, avec deux petites couronnes rondes de roses pompon, posées l'unes très en l'air sur le chapeau, l'autre de côté, accompagnées de draperie et tulle blanc. Souliers en barrettes en maroquin gris tourelle, bas de soie noire, brodés de points roses. Petit éventail en bois de rose peint de fleurettes, gants de Suède blancs. Mouchoir de linon avec le nom brodé en petites lettres sur un écusson de linon rose. Pour sortir, petit collet de taffetas rose glacé de blanc, fait tout en plissé découpé. Les accessoires de la toilette ont une importance que toutes les femmes élégantes ont le soin d'observer. Les éventails précieux ne conviennent plus pour l'été. Les ombrelles richement ornées, en étoffes de soie garnies avec cette extrême vairété si à la mode cette année, ne sont plus d'usege, ni à la campagne, ni en voyage. Pour ces dernières circonstances les ombrelles seront beaucoup plus vastes et plus pratiques. On les choisira, en linon brodé ou orné de fleurs peintes, doublés de taffetas assorti, aves manches et bois naturel. En foulard, batiste ou satinette plissé accordéon, avec le manche en bois vernis, de la nuance du dessus. La plus commode de toutes ces ombrelles, la plus pratique est encore le grand parasol en batiste écrue, doublée de taffetas vert, qui peut abriter en même temps contre une ondée subite. Les hommes eux-mêmes peuvent s'en servir. Pour les personnes en deuil on pourra les faire faire en batiste blanche doublée de taffetas noir avec manches noires. Nous recommandons aussi les petites ombrelles «Marquises» à manche ployant, si commode en voiture lorsque plusieurs femmes y sont réunies. Enfin, de ravissentes ombrelles de taffetas blanc garnies tout autour d'un ruché de mousseline de soie blanche formant anneaux entrelacés. La femme élégante se reconnaît au choix de ses ombrelles comme au choix de ces mille riens qui exigent un art d'autant plus consommé qu'il est discret.

LE ROMAN

# D'EDOUARD DUBUS.

Il vient de se plaider devant le tribunal de Beauvais, en France, une question que n'a pas prévue le code: un morphinomane peut-il tester valablement? Question intéressante mais dont l'intérêt a pâli devant le triste roman qu'ont déroulé les plaidoiries.

Celui dont la succession soulève cette nouvelle question de droit est un pauvre garçon qui mourut riche après avoir vécu fort pauvre, Edouard Dubus La fortune vint trop tard. Avocat, poète d'un certain talent et déjà d'une certaine réputation, Dubus fut trouvé mort, le 11 juin 1895, dans un châlet de nécessité de la place Maubert; sur le parquet, on ramassa une seringue Pravaz.

Il s'était tué par l'absorption sous-cutanée de toxique à haute dose. Il n'avait que trete-deux ans.

Dubus était un viveur mystique; il a chanté sa détresse d'âme dans ces vers mystiques:

Je suis un piano brisé,
Parce qu'il a trop amusé
Au clavier tout neuf, des menottes
A plaisir ont causé des notes.
J'ai roucoulé très gentiment
Des morceaux pleins de sentiment.
Histoire d'vivre des femmes
Ont tapoté des airs infâmes.
D'autres des tratériléras
Et d'a lalitons "d'opéras"
C'était faux, on n'y songea guère,
A la guerre comme à la guerre.
Chacune voulut à son tour
Quelque ritournelle d'amour,
Et jouant sans miséricorde
En massacrant corde sur corde
Tant et tant! que les trémolos
Eurent la gaieté des sanglots.
On croyait ouïr aux roulades,
Les râles d'un tas de malades.
Quand ce fut assez odieux
Et ce me firent leur adieux
A coups de pied dans la carcasse.
Un jouon déplaît, on le casse.
Je suis un piano brisé,
Parce qu'il a trop amusé.

Par surcroit, Dubus était oculiste. Il assistait à des messes noires. Chancelant sur la zône frontière de la folie, il consulta, paraît-il, Mgr Fuzet.

Mgr Fuzet, alors évêque de la réunion, tout attristé de déboires personnels, se contenta de lui répondre, dit le «Gaulois» qui publie sur cette affaire un curieux article: «Moi aussi, j'ai tous les malheurs. J'ai dans mon diocèse des cyclones et des Jésuites. Il n'y a que M. de Mahy qui soit un honnête homme.

Dubus devint fou et fut enfermé. Ici, d'après notre confrère, se place un incident singulièrement tragique et déconcertant pour les gens dits sains d'esprit:

Se promenant au bras d'un ami dans le jardin de l'Asile, Dubus s'écria tout à coup:

—Suzanne... Suzanne Gay... Elle tombe... Elle est folle... On va l'enfermer... Elle est envoûtée aussi.

Suzanne Gay était une femme qu'il avait aimée, d'esprit sain et froid, assez sèchement pratique, comme les Dames aux Camélias d'aujourd'hui. On s'informa: à l'heure même où Dubus, dans le jardin de l'Asile, s'écriait devant son ami [éminent avocat]: «Suzanne est folle», Suzanne avait un brusque accès de démence, qui nécessitait son transport à Sainte-Anne.

Un étrange et poignant épilogue à leur roman d'amour commença: ces deux fous s'écrivirent. A peu de chose près, ces lettres de folie ressemblent, du reste, aux lettres d'amour ordinaires.

Elle écrivait:

«Vois-tu, notre faiblesse, notre amour devait nous mener au bout du monde... Nous y sommes. Pour nous aimer encore et nous pardonner... sans lâcheté, il fallait que nous fussions nous... et nous le sommes.»

Et ce regret:

«Seulement, tu as toujours été trop exalté, trop épris en tout...

—Il confessait:

«C'est vrai. J'ai été un barnum de fantômes.»

Peu après, ils n'étaient plus au bout, mais hors du monde. Dubus avait laissé un testament.

«Je donne, disait-il, tous mes biens à Suzanne Gay, sauf 5,000 francs à Me X... Si ma famille conteste cette disposition, j'institue Me X... mon légataire universel.»

La famille conteste que l'état de folie morphinomane reconnu chez Dubus et avoué par lui, ait permis au testateur de disposer de ses biens avec la liberté d'esprit voulue par le code.

Deux avocats parisiens plaidaient: Me Normand pour la famille, Me Ployer pour le légataire. Le jugement a été renvoyé à huitaine.

# Mondanités.

Juin vient de rentrer, sinon dans l'oubli, du moins dans le domaine des faits accomplis.

Les femmes les plus admirées, les plus fêtées, les plus triomphantes, n'ont été, pendant la dernière quinzaine, que des âmes en peine, parce qu'avant tout les femmes sont des mères ou des sœurs, et n'est bien heureux pour elles

Depuis l'enfant qui barbote dans les décoctions et s'apprête à cultiver le *jardin des racines grecques*, jusqu'au jeune homme qui "potasse" son baccalauréat, tous les fils, ou frères font battre d'anxiété ou d'orgueil le cœur de leurs mères ou de leurs sœurs.

Nous voilà dans la grande académie qui sont toujours toute période mouvementée, bruyante. En effet, n'avions-nous pas il y a quelques jours de cela des courses de toutes sortes, canotiers et autres?

Si les hommes aiment tant le jeu, ne parie-t-on pas sur les courses? c'est peut-être que tout est jeu dans la vie.

N'est ce pas vainement que nos efforts travaillent au gain de nos batailles de cœur, de nos combats d'argent!

C'était un très grand philosophe, ce Marivaux, de délicieuse mémoire, qui écrivit en tête de sa plus exquise comédie: *Les jeux de l'amour et du hazard.*

Si la semaine dernière a peu produit d'événements marquants, celle où nous allons entrer s'annonce mieux, car, en dépit de la température que nous subissons avec chance qu'elle monte, la population se prépare pour la manifestation patriotique qui aura lieu mercredi

Toute la ville sera ce jour-là, pavoisée aux couleurs françaises et américaines, et le bruit des hommages qui s'adresseront de tous les coins du monde, à la France, se répercutera à la Nouvelle-Orléans où les cœurs américains battent à l'unisson avec les cœurs français.

C'est toujours au milieu d'un grand enthousiasme qu'a lieu cette fête annuelle du 14 Juillet.

La terre natale jette dans notre âme des souvenirs si profonds, qu'elle nous attire à elle pendant tout le cours de notre vie, avec cela de particulier que cette attraction devient plus vive, en raison de la distance qui nous en sépare.

Avoir pour sa patrie un sentiment filial, c'est aussi avoir un sentiment fraternel pour ceux qui l'aiment; il n'est donc pas étonnant que Français et Américains fraternisent au milieu de l'allégresse générale.

En choisissant son président cette société s'est donné d'avance toutes les garanties possibles de succès, et rien ne sera épargné pour que la fête fut splendide. Les décorations qui sont confiées aux artistes les plus habiles ne ressembleront en rien à tout ce qui a été fait jusqu'ici.

Tout ce que la Nouvelle-Orléans compte de monde élégant voudra, nous le croyons, assister à cette fête, l'une des plus brillantes de l'année, et il est certain que l'affluence sera énorme dans le parc éblouissant lorsqu'on entonnera l'hymne national

M. et Mme Fernand May sont embarqués hier pour l'Europe, ou ils vont passer quelques mois.

M. W. G. Masson est parti pour la Virginie.

M. et Mme Denis Lanaux et leur famille ont pris possession de leur résidence d'été à la Baie St Louis.

Mme Alcée Gelpi est allée passer les mois d'été chez son père M. G. W. Dunbar, à Biloxi.

Mlle Rita Lanaux est actuellement chez Mlle Stella Demoruelle, à Covington, Lne.

M. et Mme Warren Easton sont partis dimanche pour Waukeshaw.

Mlles Anna et Pussy Saulet passent l'été à la campagne avec leur sœur, Mme Fisher.

M. et Mme Henry McCall avec leur famille partiront le mois prochain pour la Virginie.

Mme Carl Quentell a quitté la Nouvelle Orléans ces jours derniers, se rendant à Wythe Ville, Vie.

M. et Mme George W Dunbar sont installés dans leur maison de plaisance à Biloxi, Miss.

Mlle Aglaé Delôry et sa nièce, Mlle Clothilde Brulard, sont allées passer l'été chez M et Mme Brulard, dans la paroisse Plaquemines.

M. Gaston Fagna est allé passer quelques jours à Covington, Lne

Mme Uter et sa famille vont séjourner à Mississippi durant le mois d'août.

Mme George H Brangha et les demoiselles Brangha qui sont actuellement en Virginie, visiteront plus tard diverses villes de l'Est.

Mme Scott et Mlles Malvina et Alice Scott sont à Waveland où elles passeront la saison.

MM. Louis et Maurice Gelpi ont quitté la ville lundi dour se rendre à St-Jean-Baptiste, chez leur oncle Mme Albert Lafaye, dont ils seront les hôtes durant l'été.

Mme Alfred Grima et ses enfants vont passer la saison chaude dans les montagnes de la Virginie.

Mme Wm Rolling et Mlle St. Pière sont parties, mardi, pour la Baie St. Louis, où elles séjourneront plusieurs mois.

Lundi, le 28 juin, on célébrait, à 6 heures, en la Cathédrale St-Louis, le mariage très sympathique de M Jos. P. Lipari avec Mlle Célestine J. Dédelot. L'église qui contenait à grand' peine la foule qui s'y pressait, avait été, pour cette circonstance, brillamment illuminée et décorée.

A l'heure indiquée le cortège nuptial a, au son de la belle marche du Prophète, fait son entrée à l'église. Il était composé des ushers: MM. G. Bladonier, A. David, L. Cipriand, A. Mazzer, J. McSweeney, E Mestier; des garçons d'honneur, MM. Peter Blanc, Jr., A. Sagrasie, Peter Saubirsa et John Roener, et des demoiselles d'honneur, Mlles Esperanza Alsina, Rose Livori, Joséphine Rolling, Engénie Mestier, et Marie Mestier, qui était première demoiselle d'honneur. Immédiatement devant la mariée, qui était accompagnée par son père, M. Mestier, marchait May Débat, une adorable enfant, qui représentait un petit ange.

M. Lipari, avec son best man, M. S. Califiorie, attendait sa jeune fiancée à l'autel, où le Rév. Père Migeot, après leur avoir adressé une brillante allocution, leur a donné la bénédiction nuptiale.

La mariée, une fort jolie blonde, portait avec une élégance extrême, une très belle toilette de satin blanc ornée de dentelles et de fleurs d'oranges. Une guirlande des mêmes fleurs retenait le long voile de tulle qui retombait en plis gracieux jusqu'au bas de la jupe. Son bouquet se composait de roses, de lys de la vallée et de fougères. Les toilettes des demoiselles d'honneur d'une fraîcheur idéale, étaient organdi garnies de rubans de satin.

A l'issue de la cérémonie religieuse, une très brillante réception a eu lieu chez les parents du marié, en leur belle résidence de la rue Royale. M. et Mme Jos. Lipari habitent une très coquette demeure rue du Bayou, près Remparts.

Le départ, pour Covington, de Mme Théodore Lanaux, s'est effectué lundi.

Mme George Hoffman et sa famille passent l'été à Ocean Springs.

Mme Auguste Lesseps est en visite chez sa petite fille Mme Antonini, dans la paroisse St-Jacques.

Mlles Grace et Nan King sont les hôtes de leur sœur Mme McDowell, à Charlotte, N. C.

M. et Mme Jos A. Hinck et leur famille sont partis jeudi pour Covington, Lne., où ils passeront la saison.

M. et Mme John Del Corall ont pris pour la saison une maison à la Baie St Louis.

M. et Mme Foster De Buys sont les hôtes de M. et Mme Lagan à la Baie St-Louis.

Mme Hampden Lewis est allée passer l'été au Canada.

Mme Marguerite Samuel et sa fille Mlle Margot Samuel sont au Mexican Gulf Hotel, à la Passe-Christian.

Lundi, Mlle Corinne Tebault est partie pour la Georgie où elle va rejoindre sa mère.

M. Sidney Crawford est parti pour le Canada.

Sont partis, lundi, pour Greenbrier White Sulphur Springs, où elles vont passer l'été: Mme W. B Krumbhar, Mlle Evelyn Krumbhar et Mlle Erskine Kock.

Mme Ben Olivier et sa petite fille vont passer l'été en Virginie.

C'est dans la Caroline du Nord que le docteur Ernest Lewis et sa famille séjourneront cette saison.

Mlle E. M Villeré qui est partie la semaine dernière pour le nord, se rendra plus tard à Boston où ses études sur l'art, la retiendront plusieurs mois.

M et Mme Sam Henderson, jr., passent l'été à Biloxi.

Mme Rauban G Bash et sa famille vont passer quelques jours au nord.

M. et Mme Gaston Bertoniere ont passé quelque temps chez Mme James Prévost, à Covington, Lne.

M. et Mme Georg-Toledano sont les hôtes de M. Jules D'Aquin à Mandeville.

Au nombre des Louisianais qui ont quitté New York, hier, à destination d'Europe, étaient: le Docteur et Mme Paul E. Archinard, Mlle Joubert, M et Mme George Dessommes, Mlle Edel Dessommes, M. et Mme Fernand May, M Hypolite Laroussini et Mlle Marietta Laroussini.

M et Mme Loyd Posey sont allés passer quelques semaines dans les montagnes de la Virginie.

Mme Mc Carthy et Mme Bellocq sont installées pour la saison à la Baie St-Louis.

Mlle M. Ogden est partie mercredi pour New York

M. et Mme Dan Etwards vont passer le mois d'août à Ocean Spring, chez leurs parents.

Mme S F. Lewis et sa famille sont en villégiature à Ocean Springs.

Mlle Eugénie Snydam s'est rendue la semaine dernière à Boston, où elle va suivre un cours de chimie.

Les MM. Batier et Krumbhaar sont partis très récemment pour la Virginie.

M Walter Cook est actuellement au Nord, où il voyagera tout l'été.

M. et Mme George Decègre sont installés dans leur jolie résidence à Biloxi.

Après un court séjour à la Nouvelle Orléans, M. Charles Augustin est reparti la semaine dernière, pour New York.

M. et Mme Charles Janvier, avec leur intéressante petite famille, passent l'été à Waveland.

Mlle L. U. Rareshide est partie, la semaine dernière, pour New York.

M Auguste Lesseps est allé passer quelque temps chez son fils, M. A. Lesseps, Jr., au Tâche.

M. et Mme Peter Hellwege, Jr., sont à Waveland pour la saison.

Mlle Alice Herndon est en visite chez Mme J. Maurey, à la Passe Christian.

Mlle Adèle Brittin est en visite chez Mlle Bertie Hayward, à De Bays, Miss.

Le Gén. et Mme John Glynn sont installés pour la saison à Beauvoir, Miss.

M. et Mme Léon Gobert séjourneront cet été, à Lookout Mountain, Tenn.

Mme J. W. Libby est partie ces jours derniers pour New York.

Le Dr. Chassaignac, dont le prochain départ pour l'Europe est annoncé, va y faire une tournée qui durera plusieurs mois.

BLANCHE.

Voir la suite à la 7me page.

# ÉPIGRAMMES CÉLÈBRES.

Ton oncle, dis tu, l'assassin
M'a guéri d'une maladie;
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
C'est que je suis encore en vie

***

*Sur une réception à l'Académie française.*

Lorsque l'on reçoit Quarante
Pourquoi tant crier haro?
Dans le nombre de quarante
Ne faut il pas un zéro?

***

La fortune en vain m'est cruelle,
Disait avec orgueil un sage prétendu:
Je sais pour m'affermir contre elle,
M'envelopper de ma vertu —
Voilà dit un plaisant, voilà ce qu'appelle
Etre légèrement vêtu.

---

acheta des éperons d'or, un casque à plumes blanches, fit ferrer à neuf son cheval gris, emprunta une jument blanche pour son serviteur, et dit à Jean le Bourguignon:

— C'est à toi de me suivre, maintenant. Nous allons partir reconquérir la terre paternelle. Mes sujets se lèveront pour ma cause. L'heure est venue.

Le vieux soldat n'eût pas demandé mieux que de rester. Il s'était accoutumé à l'exil.

— Comment vous reconnaîtront-ils, Monseigneur? dit-il. Voilà dix-huit ans, vous n'étiez qu'un enfant, et toujours enfermé avec les femmes. Aucun ne se souviendra de vous. Et vous n'avez ni armée ni argent. C'est bien peu de nos deux épées.

Mais le comte Roger ne doutait pas; il avait, pour répondre aux conseils des barbes blanches, l'oracle mystérieux de sa jeunesse qui lui criait: "Pars donc!"

Et ils quittèrent la villa au petit jour. Le comte avait serré dans un sachet de soie le bouquet de pauvres fleurs sèches rapportées jadis de Provence, et l'avait placé sur son cœur, sous les plis de sa tunique brodée. On crut qu'ils allaient à la chasse au faucon. Ils devisaient par petits mots, l'un derrière l'autre, comme un maître et son écuyer. Et ils voyagèrent, d'étape en étape, jusqu'au jour où, devant eux, une futaie sombre dont la crête étincelait surgit, et grandit dans la brume matinale.

—Ce sont les pins du seignenr mon père, s'écria Roger. Je n'ai cessé de les voir ni de les entendre; ce sont eux!

Il piqua des deux, et, quand il fut dans la forêt, il ôta son casque et abaissa jusqu'à terre la plume blanche. Un bûcheron travaillait non loin. Le jeune homme poussa vers lui son cheval, et apprit que le nouveau maître du fief, détesté à cause de ses exactions, était occupé à guerroyer contre les habitants de Castelsarrasin, et n'avait laissé dans le château qu'une garnison dérisoire. Ils parlèrent de l'ancien seigneur, et le bûcheron dit:

—Tous ceux qui l'ont connu le regrettent encore. S'il était resté de la graine de cette race-là, jeune cavalier, je t'assure qu'on se la disputerait comme un coq en haut du mât de cocagne, à la foire de Beaucaire.

—Salue donc l'héritier de tes comtes, brave homme; car tu l'as devant toi.

Mais l'autre, ayant considéré les deux chevaux et surtout l'équipage de Jean le Bourguignon, se prit à rire de telle sorte, en saisissant sa hache, que les coups portaienc à faux sur le tronc du pin, et que les copeaux volaient en tous sens, comme des éclats de voix blanches, à travers la forêt: Ah! ah! ah! Hi! hi! hi!

— Tu plaisantes, compagnon; passe ton chemin, et ne me fais pas perdre ma journée.

Il faisait encore lorsque les deux voyageurs aperçurent le premier village, et sur le banc, devant la porte du principal logis, deux vieux qui se chauffaient au soleil d'hiver.

Jean le Bourguignon, qui les avait eus pour amis, les appela par leur nom, ce dont ils furent surpris, et leur conta l'histoire d'autrefois, et comment il avait sauvé le jeune comte, en l'emportant par le souterrain. Puis désignant le cavalier à la plume blanche, qui s'était écarté de quelques foulées de trot et, la tête levée, regardait aux fenêtres les filles et les femmes de Provence accournes pour le voir:

—C'est lui, dit-il tout bas. C'est lui-même.

Mais les vieux firent claquer leur pouce, comme des gens qui n'ont plus la force de faire de grands gestes, et, levant leur face incrédule et amusée:

—Que ce soit toi qui nous parles, Jean le Bourguignon, d'honnête mémoire, nous ne ferions pas une demi-lieue pour le savoir: il y paraît à l'habitude que tu as gardée de raconter tes aventures. Et que tu aies sauvé ta propre vie, nous le croyons sans peine. Mais nous avons eu bien d'autres témoins, qui nous ont affirmé et répété que le jeune comte avait été trouvé mort à côté de son père. Va ton chemin et Dieu te garde des prisons de notre nouveau seigneur! Il n'est pas tendre aux gens sans aveu.

Comme ils parlaient assez haut, il y eut des fenêtres qui se fermèrent, par prudence, et Roger sentit au cœur une douleur, qui le fit songer à l'abandon du Maître des cieux par ses disciples de la terre.

Il continua son voyage, il interrogea vingt personnes d'âges différents, montra son visage en pleine lumière, et le blason brodé sur sa tunique. On ne le reconnut point. Il ne recueillit que des moqueries, des paroles comme on en répond aux aventuriers, et des menaces qui le mettaient hors de lui.

— Ah! mécréants! criait-il, oublieux des bienfaits et du visage de vos maîtres, je vous corrigerai!

Jean le Bourguignon avait beaucoup de peine à lui faire entendre que c'étaient là de fâcheux procédés pour un seigneur qui veut reconquérir l'amitié de son peuple.

Vers le soir, ils n'étaient pas plus avancés dans leur projet que le matin. Les émissaires du château les cherchaient. Le pays n'était plus sûr. La colère du comte Roger avait fait place à un chagrin qu'approfondissait encore l'approche de la nuit. Oh! l'heure cruelle à ceux qui souffrent, où le monde s'efface devant la peine qui grandit!

Le comte Roger errait à la lisière des bois. Et, ayant mis pied à terre, au bord d'un étang qu'enveloppaient des collines plantées d'oliviers anciens, il s'étendit, pour se reposer, tandis que les chevaux s'ébrouaient de plaisir, dans l'herbe verte. Non loin, une jeune fille lavait du linge, et un peu de jour blanc était encore autour d'elle et des bardes qu'elle agitait parmi les roseaux. Le jeune seigneur remarqua qu'elle avait les cheveux serrés dans un foulard de soie roulé, pareil à un grand sequin, et les traits réguliers, avec les lèvres fières des filles de son domaine qu'on disait semblables aux Grecques. Et il dit à Jean le Bourguignon:

—Celle-ci est de chez nous, bien que je ne sache plus en quel lieu nous sommes parvenus.

Et la fille, qui l'avait entendu, passa près de lui avec son linge sous le bras et lui souhaita le bonsoir. Puis, comme elle le voyait pleurer, elle s'arrêta.

Lui, qui n'avait rencontré, depuis l'aube du jour, que des visages de moquerie ou de colère, se souleva sur un coude, la regarda, et dit:

—Belle, celui que vous voyez va s'en retourner bien loin. Il n'a pas été reconnu par les gens d'ici, et il est cependant leur seigneur; leur vrai maître et ami, le comte Roger, fils du comte, qui fut dépouillé de ses biens, voilà juste ton âge, dix-huit ans, je suppose.

—J'en ai dix-sept, répondit la fille. Mais vous êtes d'Italie, mon beau seigneur, je le reconnais à l'accent.

—En vérité, je viens de là; mais je n'y suis pas né. Je vous le répète, je suis le comte Roger.

Elle sourit; et, comme le vent soufflait vers elle:

—Oh! dit-elle, quelle étonnante chose! Nous sommes en plein hiver, et je sens un parfum de lavande!

Le comte Roger entr'ouvrit sa tunique brodée, tira le sachet de soie, et montra les fleurs séchées:

—Voilà dix huit ans, petite, j'ai arraché cette touffe de fleurs à la plus haute tour de mon château. Elle m'a suivi en exil. Elle était la seule chose que j'eusse emportée de mon pays.

La jeune fille laissa tomber son linge, prit le sachet, l'approcha de son visage:

—Comte Roger, vous dites vrai, fit-elle; il n'y a que chez nous que la lavande soit si haute et si parfumée. Vous avez tournure de noble. Je crois en vous. Donnez moi votre sachet, et remontez à cheval.

—J'irai donc! dit aussitôt le comte Roger. Allez devant moi, comme l'Espérance, et je vous suivrai.

Elle alla devant lui, jusqu'au village prochain, où les premières chandelles de résine commençaient à s'allumer. Son foulard, bien serré, précédait les chevaux, comme un petit croissant d'or. Elle frappa à une porte; elle cria:

—Ouvrez au comte Roger, bonnes gens; il a mieux avec lui que son acte de baptême; il a de la lavande de chez nous, qu'il a cueillie lui même au jour de nos malheurs!

Les gens sortaient aux portes; les lanternes luisaient sur les seuils; le jeune seigneur s'était mis à discourir merveilleusement: Jean le Bourguignon à promettre des ducats. La jeune fille disait:

—Suivez-le, je l'ai reconnu. C'est lui!

Beaucoup d'hommes, moins par souvenir de l'ancien maître que par rancune contre le nouveau, s'armaient. Les collines furent bientôt pleines de troupes de paysans. Les bois s'emplirent de lumières qui descendirent vers le château.

Au premier rayon du jour, la garnison aperçut toute une foule insurgée qui enveloppait la forteresse et il y eu un combat, mais si peu long et si peu sanglant, que personne ne perdit la vie. Avant qu'il fût midi, le comte Roger était rentré en triomphe dans le château paternel, portant devant lui la touffe de fleurs bleues de la grande tour.

Et, dans tout le pays, ce fût un dicton qu'on répète encore aujourd'hui: "L'histoire du comte Roger en fait foi, il n'y a point de souvenir, parmi les hommes, qui dure aussi longtemps que l'odeur d'un brin de lavande."